

DÉCOUVERTE DES RUINES DE TADELIZA ANCIENNE RÉSIDENCE DES SULTANS DE L'AÏR

Les traditions orales et écrites que l'on peut recueillir auprès des Touaregs de l'Aïr font mention d'une localité du nom de Tadeliza, qui aurait été habitée par les sultans de l'Aïr avant que ceux-ci se soient installés à Agadez où se dresse leur palais.

La tradition des Kel Aïr rapporte que les tribus, toujours en opposition et dans l'incapacité de se donner un chef susceptible de jouer le rôle d'arbitre, décidèrent d'envoyer une délégation à Stamboul afin de demander au sultan de leur confier un de ses fils pour le mettre à leur tête. Le sultan de Stamboul acquiesça à ce désir manifesté par les chefs touaregs et aurait désigné le fils qu'il aurait eu d'une esclave, les autres ayant refusé de partir. La Chronique des Sultans d'Agadez relate brièvement cet événement important : « Ensuite les cinq tribus Sandals se levèrent pour aller chercher le sultan et le trouvèrent dans le pays de A'arem çattafou et le transportèrent au pays de Tadeliza, car les bœufs qui portaient du mil en Aïr en souffraient beaucoup. Ensuite, ils l'emmenèrent à Tinchamane et lui construisirent un château fort. Il ne devait avoir d'autres familiers que les gens des quatre tribus qui avaient construit le palais du sultan en se partageant le travail, c'est-à-dire la tribu des Amoussoufanés. C'est eux qui commandaient le pays de Bargout (lire Beurkot) à Teguidda et Aderbissinat. Ils construisirent eux-mêmes les bâtiments devant la mosquée-djamé d'Agadez. Par la suite, les descendants des sultans continuèrent à habiter ces bâtiments jusqu'à nos jours (1). »

Une autre version nous est fournie par le Cdt LAURENT, sans indication des sources, mais rapportée ainsi : « Les Itessen conduisirent alors le sultan à Tadeliza, puis à Egueyegne et, enfin, à Tarazar. Ayant demandé aux occupants de l'actuelle région d'Agadez l'autorisation d'y installer le sultan et payer en or la place réservée au palais, ils entreprirent la construction de cette demeure (2). »

L'événement est généralement placé vers 1405 et il est dit que 450 personnes avaient accompagné le premier sultan, nommé Younous, dans son voyage.

Le premier point à éclaircir est d'identifier A'arem çattafou où demeurerait le sultan lorsqu'il fut rencontré par les représentants venus solliciter son père. Aucune ville ou localité actuelle ne répond à ce nom. A'arem en tamacheq désigne un lieu habité par des sédentaires (par opposition aux nomades), entouré de cultures, ville, village, bourg, lieu fortifié ; çattafou

contient la racine S T F, *settef*, qui veut dire noir. On peut donc penser qu'il s'agit d'une localité habitée par des Noirs. Mais ceci ne nous renseigne pas beaucoup, car il existe et a existé de nombreux lieux de cultures habités par des Noirs au Sahara. Il semble qu'une tradition ait persisté chez les Touaregs Kel Gress laissant entendre que leur futur sultan ne se trouvait pas à Stamboul lorsqu'ils s'y rendirent, mais devait être au Fezzan, peut-être à titre de gouverneur. Ce voyage à Stamboul paraît quelque peu fantaisiste, et il est difficile de dire jusqu'à quel point il est véridique, aucune source ne permettant de faire une vérification définitive. D'une façon générale, les interlocuteurs admettent qu'un voyage au Fezzan serait plus plausible qu'un long déplacement à Stamboul. Dans cette perspective, A'arem çattafou pourrait être Mourzouk ou une ville des environs, d'autant que Léon l'Africain, qui visita Agadez en 1513, dit que le sultan était originaire de Libye.

Un instant, j'avais songé à Assodé, la plus ancienne ville de l'Aïr, mais cette localité aujourd'hui en ruine n'a jamais été un centre de cultures.

L'hypothèse Mourzouk serait de loin préférable à Assodé, car les Touaregs n'auraient pas eu un grand voyage à effectuer pour ramener leur nouveau chef et la mention des bœufs se fatiguant à porter le mil cadrerait mieux avec un déplacement à Mourzouk, celui-ci impliquant la traversée d'une zone très désertique où ils durent effectivement avoir beaucoup souffert.

Le second point à éclaircir est la localité de Tadeliza où on aurait installé le sultan avant qu'il vienne demeurer dans le palais actuel d'Agadez. Si ce lieu est cité dans les Chroniques d'Agadez, de même que dans le Tarikh es Soudan et le Tarikh el Fettach, comme nous le verrons plus loin, aucun auteur n'a cherché à le situer ni à retrouver les ruines de la première résidence des sultans de l'Aïr ni à les décrire. Or, ces ruines existent, de même qu'il y a un village du nom de Tadeliza, encore habité, ainsi qu'un oued Tadeliza, affluent de la rive droite de l'Irazer-n-Agadez, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Agadez. Même l'Anastafidet des Kel Oui, qui connaissait ce nom, en ignorait la localisation. Et c'est pourtant dans son entourage que je recueillis quelques renseignements, assez vagues il est vrai, mais qui m'incitèrent à rechercher le long de l'Irazer-n-Agadez. M'étant arrêté sur la rive gauche de l'Irazer, au petit

village d'Irezren Melouldnin, un cultivateur travaillant dans son jardin affirma connaître l'emplacement des ruines et, après nous avoir fait descendre l'oued pendant plus d'un quart d'heure en voiture, nous amena sur l'autre rive, à hauteur d'un éperon rocheux couronné par une imposante muraille en ruine. Un hameau constitué de paillotes étant tout à proximité, les habitants ne tardèrent pas à nous entourer et un ancien gommier d'Agadez nous dit sans hésiter que la chose était bien connue, que nous étions devant ce qui restait de la première résidence des sultans de l'Aïr, construite, précisait-il, il y avait 576 ans. Défaçons 576 de 1972 et nous obtenons 1396, alors que la Chronique d'Agadez indique l'arrivée du premier sultan en Aïr en 1405. L'erreur est de neuf ans à peine, donc infime, si l'on songe que mon informateur, le Targui El Rabit Ahmed, s'est appuyé essentiellement sur une tradition orale.

L'éperon rocheux sur lequel s'écroulent les ruines domine la vallée d'une vingtaine de mètres et est délimité par deux ravins où poussent quelques *irak* (*Salvadora persica*). De chaque côté, des petites crêtes dont les sommets dépassent légèrement la base de la construction. La vallée forme un terre-plein régulier et assez large, qui correspond à l'ancienne terrasse de l'Irazer-n-Agadez. Entre elle et le lit proprement dit de l'Irazer, se trouvent des jardins irrigués par des puits à traction animale. L'éperon se prolonge

vers le sud en plateau assez uni, se relevant toutefois à quelques centaines de mètres de là où il est limité par l'oued Tadeliza. A la limite des jardins, il y a un petit hameau composé d'une dizaine de paillotes. Le village de Tadeliza est un peu plus loin, en suivant la falaise, à l'intersection de l'oued du même nom et de l'Irazer-n-Agadez. Il est essentiellement composé de paillotes dont les habitants sont des cultivateurs exploitant d'assez beaux jardins à la limite de l'oued.

Les ruines forment un quadrilatère irrégulier, les côtés mesurant 28,50 m sur la face nord, 23 m sur la face ouest, 24,50 m sur la face est. Les murs sont aujourd'hui effondrés et les pans qui subsistent sont de hauteur variable. Les plus élevés sont ceux de la face nord et pouvaient peut-être avoir 3 m de haut. Il s'agit ici de la dimension extérieure car, à l'intérieur, des pièces étaient disposées sur tout le pourtour de l'enceinte et ne devaient guère mesurer plus de 2 m de haut. L'entrée principale, approximativement au centre de la face sud, avait 2 m de large et donnait accès à un petit corps de garde, présentant une porte, en quinconce par rapport à la première, qui donnait accès à la cour et, de là, aux autres pièces. Ce corps de garde mesurait 5 m de long sur 3 m de large. Dans la cour, une seule porte est actuellement visible ; large de 1,50 m, elle donnait accès à une longue pièce, de 14 m de long sur 3 m de large, s'appuyant sur la face ouest. Devant, il y avait quatre petites pièces dont les ouvertures ne sont plus visibles.



PHOTO 1. — Aspect général de l'ancienne résidence du sultan de l'Aïr, à Tadeliza, vue de la terrasse de l'oued (cliché H. Lhote).

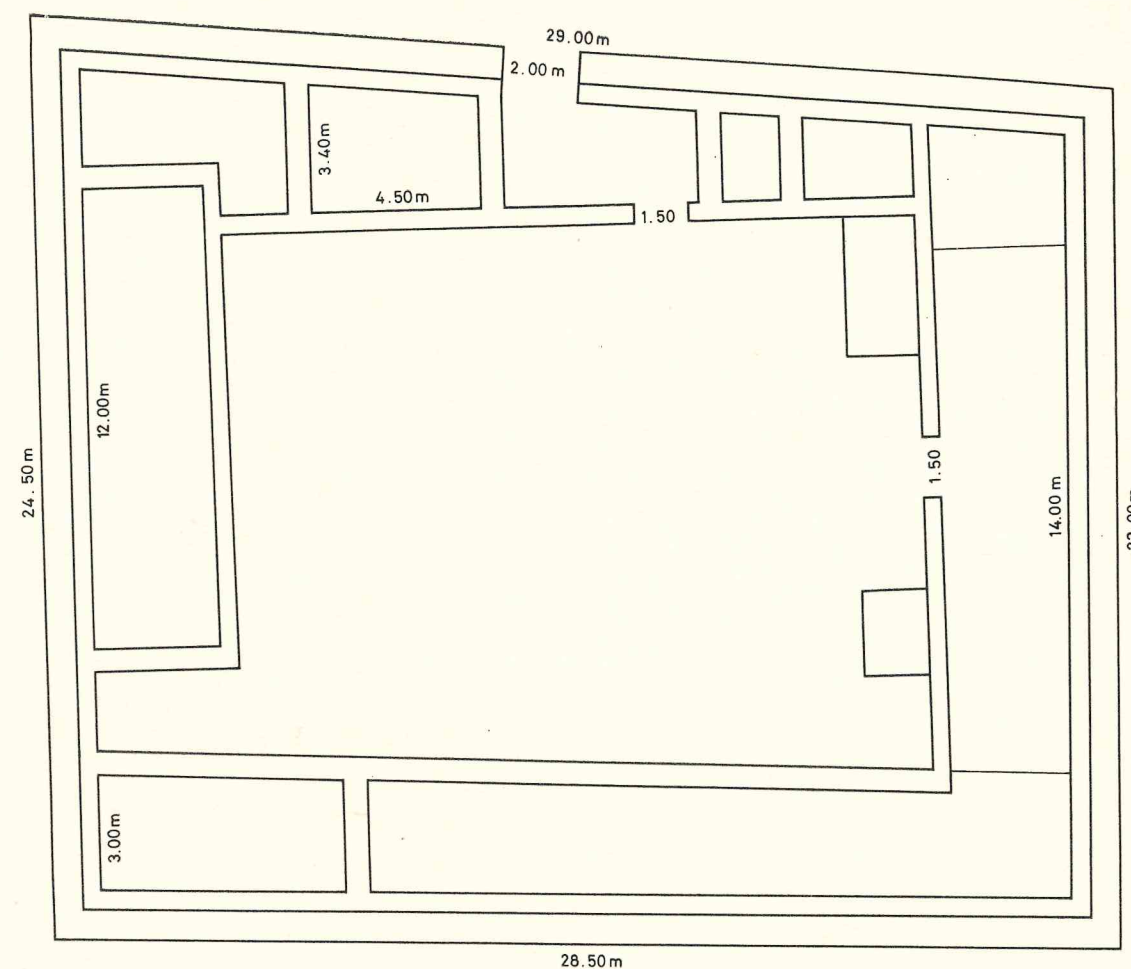


FIG. 1. — Plan des ruines de Tadeliza.

Au fond, sur la face nord, il y avait une longue pièce de 18,50 m de long sur 3 m de large, et l'on a l'impression qu'elle formait terrasse et chemin de ronde. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu une petite tour carrée à l'angle NW, et peut-être aussi à l'angle SW, qui auraient pu être des postes de guet. Les murs extérieurs semblent avoir été montés en deux périodes, car on note partout deux épaisseurs : le mur interne, qui aurait été construit le premier et qui avait 50 cm d'épaisseur environ, et le mur extérieur, qui devait avoir 80 cm d'épaisseur. Les murs internes avaient uniformément 40 à 50 cm de large. Il n'y a aucune trace de puits à l'intérieur, et il est vraisemblable que les habitants allaient puiser l'eau dans les puits de l'oued ou des jardins. Les murs, comme on peut s'en rendre compte d'après les photographies, étaient appareillés avec des blocs de pierre disposés assez régulièrement et liés entre eux par de l'argile qui ne subsiste plus que par endroits. De même qu'il ne reste aucun vestige des poutrelles de bois qui

avaient dû former les toitures et, le cas échéant, les terrasses.

Si l'ensemble des ruines montre qu'elles offraient un caractère défensif, le nombre des pièces et leur superficie font voir qu'il pouvait s'agir d'une résidence seigneuriale, mais qu'elle ne pouvait contenir à l'intérieur une garnison importante. L'architecture en est très simple, réduite à des murs de pierre assez bien construits, à des pièces étroites, toutes en longueur, au confort limité à l'essentiel. Apparemment, il n'y eut jamais de sculptures extérieures, d'encorbellement des portes, comme on peut en voir de nos jours à Agadez.

Les Chroniques d'Agadez relatent que le sultan était accompagné de 450 personnes et, si ce chiffre n'est pas exagérément gonflé, on se demande où elles pouvaient bien loger. Comme on ne voit aucune autre construction alentour, on peut penser qu'elles s'étaient installées en contrebas, dans les paillotes, et que seul

un petit groupe d'hommes devait se tenir dans le corps de garde et dans les petites pièces contiguës pour en contrôler l'entrée.

A l'extérieur, sur le plateau où est l'entrée, on remarque quelques tombes musulmanes, une devant le bâtiment, trois autres sur le côté Est ainsi que trois tombes d'enfants, et deux autres un peu plus loin, de l'autre côté d'une piste chamelière qui, après avoir coupé le plateau, se dirige vers l'oued Tadeliza. Ces tombes sont attribuées aux anciens habitants du château fort. Elles portent toutes les pierres témoins selon le rite islamique, sans inscriptions. Il n'y a pas trace de mosquée ni à l'intérieur ni à l'extérieur. A la base de l'éperon rocheux, c'est-à-dire tout près du terre-plein de la vallée, on peut voir un autre groupement de tombes, plus important. Les habitants disent que ces morts sont sans rapport avec les anciens habitants du château fort, mais ils ne peuvent donner aucune indication sur leur origine.

Jusqu'à quelle époque les premiers sultans de l'Aïr demeurèrent-ils à Tadeliza et comment interpréter le passage des Chroniques disant que l'un d'eux fut transporté à Ti-n-Chamane et que les Amoussoufanes lui construisirent un palais devant la mosquée-djamé d'Agadez et que c'est ce bâtiment qui servit d'habitation aux sultans jusqu'à nos jours ? Où se situait Ti-n-Chamane et qu'en est-il advenu de cette localité ?

Une autre légende raconte, nous l'avons vu, qu'après avoir quitté Tadeliza, le sultan fut conduit tout d'abord à Egueyegne, puis à Tarazar. Enfin, une troisième légende dit que le sultan s'est arrêté au lieu marqué par une lance miraculeuse fichée en terre par un esprit, que son père lui avait prédit que ce lieu serait le terme de son voyage et que c'est là que serait construite la mosquée, centre de la future ville d'Agadez ⁽³⁾.

La localité d'Egueyegne est inconnue et ne figure ni dans la liste des villages de l'Aïr ni dans les lieux historiques cités dans les archives des sultans d'Agadez ni dans la liste des ruines établie par le Cdt LAURENT qui, à ce sujet, est le plus complet des auteurs à s'être occupé de l'Aïr. Par contre, Tarazar, ou plutôt Terazart, est, à l'heure actuelle, un petit village de cultures à une vingtaine de kilomètres à l'est-nord-est d'Agadez, mais nous ignorons s'il y existe des ruines. Reste l'énigme de Ti-n-Chamane. La question ayant été posée à l'Anastafidet des Kel Oui et à un certain nombre de chefs touaregs, tous ont déclaré ignorer ce village et ne connaître ce nom que par le puits qui se trouvait dans l'ancien bordj français d'Agadez. Toutes les anciennes cartes de l'Aïr que nous avons consultées ne portent pas ce nom, sauf une, du Cdt LAURENT, montrant l'état politique de l'Aïr du VII^e au X^e siècle, où « Tin Chaman » est placé à peu près à égale distance entre Agadez et Iferouane, toutefois un peu plus vers l'ouest. En marge, il est indiqué que « l'État de Gobir, né de la symbiose des autochtones noirs et des nouveaux venus berbères, a pour capitale Tin Chaman. Qu'EDRISSI cite en 1050 cette ville comme un centre cavavanier important » ⁽⁴⁾.

Or, il n'y a pas d'archives sur l'arrivée des Gobirs en Aïr, pas plus que sur la capitale Tin Chaman, à moins d'admettre qu'il ait existé autrefois un village autour du puits qui se trouve près d'Agadez, et qu'il fut ultérieurement absorbé lorsque cette ville commença à se développer. J'ai relu l'ouvrage d'EDRISSI, mais avoue ne pas avoir retrouvé le passage concernant Tin Chaman. A suivre les Chroniques d'Agadez, il semble bien que le lieu de Tin Chaman ait été à proximité de la mosquée-djamé d'Agadez ; en effet, en suivant le texte avec attention, on lit qu'une fois arrivés à Tin Chaman, les gens des quatre tribus du pacte, après avoir payé en or le prix du terrain aux habitants qui occupaient l'emplacement de l'actuelle mosquée, y construisirent le palais qui a servi, depuis et jusqu'à nos jours, de résidence aux différents sultans de l'Aïr.

La découverte des ruines de Tadeliza nous éclaire d'une façon décisive sur l'existence de cette ville que les historiens de l'Aïr avaient quelque peu perdue de vue. Ceci nous amène à reconsidérer un sujet que nous nous étions efforcé de traiter autrefois, à savoir à quelle date Tadeliza fut abandonnée et dans quelles circonstances ⁽⁵⁾.

Contrairement aux différents auteurs qui ont toujours minimisé le rôle de Tadeliza, j'ai tenté de mettre en évidence le rôle historique joué par cette localité lorsque l'Askia Mohamed, alors empereur du Sonrhay, soumit l'Aïr à son autorité. A suivre des spécialistes éminents, comme le gouverneur DELAFOSSE et Y. URVOY, ce n'est qu'en 1515-1516 que le sultan de l'Aïr aurait été amené à se soumettre, à la suite d'une expédition de l'Askia en Aïr. Le Tarikh el Fettach et le Tarikh es Soudan avaient pourtant bien mentionné une expédition vers 1500 sur Tadeliza, mais l'orthographe utilisée par les lettrés de Tombouctou, en la circonstance « Tildza », avait dérouté DELAFOSSE. Le Tarikh el Fettach dit exactement ceci : « En l'année 906 (28 juillet 1500-16 juillet 1501), l'Askia fit une expédition contre Tildza dans l'Ayar où parvinrent les Kakaki, ce qui n'était jamais arrivé auparavant » (p. 135).

Le Tarikh es Soudan précise, de son côté : « Au cours de la sixième année de son règne, l'Askia entreprit une expédition contre Ayar et obligea Tildza à entrer sous son autorité » (p. 124).

Les traducteurs, HOUDAS et DELAFOSSE, songèrent bien à établir un rapprochement entre l'Ayar et l'Aïr, mais réflexion faite, y renoncèrent et traduisirent par Ayorou, gros village des bords du Niger, en amont de Tillabéry, peu distant de l'actuelle frontière entre le Mali et la République du Niger. Quant à Tildza, que DELAFOSSE orthographie Tildia dans *Haut-Sénégal-Niger*, cela pouvait être, d'après cet auteur, la ville de Tillabéry. Nous constatons que l'orientation des historiens était dirigée vers une tout autre direction que l'Aïr, d'où le silence sur des faits qui avaient pourtant eu les plus grandes conséquences pour l'histoire du Soudan.



PHOTO 2. — Les ruines de Tadeliza vues de l'intérieur. On aperçoit alors les murs des pièces qui étaient disposées tout autour de l'enceinte (cliché H. Lhote).



PHOTO 3. — Mur en partie effondré, mais dont on voit parfaitement l'appareillage des pierres qui étaient liées par de l'argile (cliché H. Lhote).

L'orthographe *ayar*, employée par les savants de Tombouctou, est très proche de la prononciation locale, plus en tout cas que *air*, adoptée et généralisée par les Européens. En tout cas, c'est bien de ce dernier pays qu'il s'agissait et non d'Ayorou. Dès lors, il n'était plus possible de confondre Tildza avec Tillabéry. Rappelons, pour l'excuse d'HOUDAS et DELAFOSSE, que les Chroniques d'Agadez, qui font connaître le nom et le rôle de Tadeliza, ne furent publiées qu'en 1936 (*Journ. Soc. des Africanistes*, fasc. 2) par J. URVOY, lequel s'est rallié, en ce qui concerne les identifications de « Ayar » et « Tildza », à l'opinion de DELAFOSSE, n'ayant pas cru devoir retenir l'expédition de 1500 (Histoire des populations du Soudan central, p. 172).

Des textes du Tarikh el Fettach et du Tarikh es Soudan, il ressort donc bien qu'une première expédition de l'Askia Mohamed en Air eut lieu en 1500-1501, particulièrement dirigée sur Tadeliza, parce que cette localité était alors la résidence du sultan.

Lorsqu'il est relaté que les « Kakaki » y étaient parvenus, ce qui n'était jamais arrivé auparavant, cela signifie que les grandes trompettes de cuivre, qui sont les attributs traditionnels de tous les monarques ou sultans des anciens États soudanais et qui les accompagnaient dans leurs déplacements, avaient sonné à Tadeliza, en signe de victoire. Les Chroniques d'Agadez font curieusement le silence sur cet événement, et c'est probablement ce qui induisit Y. URVOY en erreur. On peut supposer que ces Chroniques furent rédigées longtemps après coup, que l'événement avait été oublié ou confondu avec celui de 1515, qui vit l'Askia pour la seconde fois en Air mais, cette fois-ci, devant Agadez.

En rapprochant les faits historiques de 1500-1501 des ruines de Tadeliza, on se rend bien compte que l'enceinte fortifiée n'était pas défendable contre une armée organisée. Non seulement il n'y avait pas d'eau à l'intérieur, mais les dimensions, tout juste suffisantes pour mettre le sultan à l'abri d'insultes locales, ne permettaient pas de contenir une garnison à même de faire face à des attaques sérieuses venues de l'extérieur. Il aurait fallu que le sultan disposât des tribus susceptibles de repousser toute troupe ennemie avant qu'elle fût parvenue à Tadeliza. Si l'on suit une tradition orale rapportée par le Cdt LAURENT (*), ce seraient les rivalités entre Kel Oui et Kel Gress qui, lors de l'invasion de 1515, auraient empêché de faire front devant l'envahisseur.

On peut supposer qu'il en fut de même lors de l'expédition de 1500 et que le sultan, en conséquence, dut se soumettre sans résistance et accepter de payer le tribut qui lui était imposé.

On peut alors se demander la raison de l'expédition de 1515 ainsi que du transfert de la résidence du sultan à Agadez. Ces faits importants, qui n'ont jamais reçu de développement, devaient incontestablement avoir des rapports entre eux. Il faut d'abord essayer de situer le moment où la résidence à Tadeliza fut abandonnée au profit d'Agadez. La tradition orale

dit que la sédentarisation du sultan d'Agadez date du règne d'Illissaouane qui, après avoir quitté ses capitales antérieures, Tadeliza et Ti-n-Chamane, en 1430, vint s'installer dans l'actuelle capitale de l'Air (*). Relevons, avant de poursuivre, ce détail, que nous sommes sans précision sur l'état de nomadisme des premiers sultans de l'Air, possible mais non obligatoire car, s'il est exact que le premier d'entre eux, Younous, était le fils du sultan de Stamboul, ce qui est loin d'être prouvé, il s'agissait d'un sédentaire habitué aux palais seigneuriaux, qui ne devait guère priser la tente de peau peu confortable des vrais nomades de l'Air. La construction de Tadeliza va à l'encontre de cette hypothèse. Ce sont là questions subsidiaires, et le plus intéressant est la date de 1430. Est-elle exacte ? Notons que Tadeliza était encore la résidence du sultan en 1500 et que nous avons un autre repère. Nous savons, en effet, que le fameux marabout El Merhili, le persécuteur des Juifs du Touat, vint, d'après Ibn Meriem, à Tadeliza en 1502 pour rendre visite au sultan, et qu'alors le nom d'Agadez n'est pas cité. C'est en 1502 aussi que le sultan Mohamed ben Abd er Rahman, celui qui avait dû faire sa soumission à l'Askia Mohamed, fut, d'après les Chroniques d'Agadez, assassiné. Il n'est pas précisé par qui, mais il est relaté, à la suite, que les fils de Faty Mellet, Mohamed el Adel et Mohamed Homad, prirent le pouvoir, qu'ils régnèrent 14 ans, « date où leur tomba la calamité de la conquête d'Askia ». On remarquera que le nom du père de ces deux hommes n'est pas indiqué et que celui de la mère signifie Faty la Blanche. Sur 42 sultans de l'Air cités dans les Chroniques, il n'y a qu'un autre cas où le nom de la mère est cité. Cet assassinat et cette succession, qui ne se fait pas en ligne directe puisque ce n'est pas un fils de Mohamed ben Abd er Rahman qui lui a succédé, cachent des événements dramatiques provoqués vraisemblablement par un clan politique opposé au sultan régnant. Quant aux enfants de Faty la Blanche, on peut présumer qu'ils étaient les demi-frères de Mohamed ben Abd er Rahman, Faty devant être une des autres femmes du précédent sultan et d'origine blanche, une touarègue. Lorsque Léon l'Africain parle d'Agadez en 1513, nom qui vient pour la première fois dans les récits des voyageurs et géographes africains, il la décrit comme une ville déjà florissante, entourée d'un mur de défense « bâti par des rois modernes (*) ». Il précise que c'est une ville des Noirs, « aux maisons bien construites à la manière de la Berbérie parce que les habitants sont presque tous des marchands étrangers. Il y a bien peu d'indigènes et ces quelques Noirs sont presque tous artisans ou soldats du roi de la ville ». Dans un autre passage, il précise ceci : « Le roi d'Agadez entretient une garde importante et a un palais au milieu de la ville. Mais son armée est composée d'hommes de la campagne et des déserts. En effet, il est originaire de ces peuples de la Libye et, parfois, ces derniers le chassent et le remplacent par l'un de ses parents. Mais ils ne le tuent pas et c'est celui qui donne le plus

de satisfaction aux gens du désert qui est nommé roi d'Agadez. » Puis encore, un peu plus loin : « Le roi tire un gros revenu des droits que payent les marchandises étrangères et aussi des produits du pays. Mais il paie un tribut d'environ cent cinquante mille ducats au roi de Tombuto. »

Le traducteur de Léon, c'est-à-dire le Dr ÉPAULARD, ainsi que certains de ses commentateurs ne croyaient pas qu'il se fût rendu en personne à Agadez. Notons qu'il ne mentionne pas la mosquée-djamé, qui devait se trouver à côté du palais du sultan, ni le massif de l'Air proprement dit, et ne fait aucunement allusion au fait que, selon les Chroniques, deux sultans régnaient en même temps, etc. Constatons, malgré tout, que ses renseignements reflètent un état de choses correspondant assez bien à ce que nous apprenons par ailleurs, en particulier que la force armée du sultan reposait surtout sur les tribus nomades, que les gens de ville et ceux qui l'entouraient étaient des Noirs, que les changements de sultan se faisaient au gré des chefs nomades, et l'on doit tenir pour insignifiante la contrevérité que les sultans ayant cessé de plaire n'étaient jamais tués... Le meurtre de Mohamed ben Abd er Rahman s'inscrit contre cette affirmation, mais peut-être Léon l'Africain n'en avait-il pas eu connaissance. Pour ma part, je serais enclin à croire que Léon a connu Agadez, certains détails de sa description ne pouvant avoir été inventés ; s'il était prouvé qu'il n'avait jamais visité la ville, il faudrait admettre qu'il a été renseigné par des gens qui la connaissaient bien. Son récit nous donne une date *a quo* pour l'installation des sultans de l'Air à Agadez, c'est-à-dire que celle-ci s'est effectuée entre 1502 et 1513. Si la ville était déjà importante, qu'il y vivait des commerçants étrangers, qu'elle fut dotée d'un mur de défense dont il reste effectivement des vestiges, c'est qu'elle existait déjà depuis un certain temps et avait acquis la renommée d'une ville commerçante. Nous devons retenir le passage dans lequel il est dit que la ville avait été bâtie par des « rois modernes », expression pouvant signifier « rois actuels », et le pluriel pouvant confirmer l'existence de deux frères régnants, ce qui tendrait à confirmer l'installation provisoire à Ti-n-Chamane pendant que les gens des tribus construisaient le palais d'Agadez.

Ce qu'il y a de surprenant dans le récit de Léon, c'est qu'il parle précisément du tribut de 150 000 ducats. C'est par lui seul que nous connaissons le montant imposé par l'Askia Mohamed, improprement qualifié roi de Tombouctou au lieu de roi de Gao. Ce passage de Léon est d'une haute importance, car il précise qu'en 1513, un impôt devait être versé au suzerain de Gao, ce qui confirme l'expédition de 1500. Si la somme avait été versée régulièrement depuis la prise de Tadeliza, il semble que l'Askia Mohamed n'aurait eu aucune raison de revenir en Air, de sorte que l'on doit supposer qu'à un moment donné, le tribut ne fut pas acquitté. Fût-ce à l'initiative de Mohamed ben Abd er Rahman ou, au contraire, celui-ci fut-il assassiné pour avoir accepté avec trop de com-

plaisance la suzeraineté de l'Askia Mohamed ? Et les fils de Faty Mellet n'étaient-ils pas les opposants à ces versements et les chefs du clan de l'indépendance nationale ? Les fils de Faty Mellet, une fois au pouvoir et se rendant compte que Tadeliza n'offrait pas de sécurité suffisante contre les incursions étrangères, songèrent-ils alors à transporter le siège du sultanat à Agadez ? C'est à ce moment qu'ils se seraient installés à Ti-n-Chamane, tout près de la ville, en attendant que leur palais fût prêt, et peut-être poussèrent-ils à la construction de l'enceinte fortifiée. Celle-ci, apparemment, ne servit à rien, car lorsque l'Askia revint, il ne fut pas long à s'emparer de la ville. Ces faits sont attestés par les Chroniques, qui parlent de la calamité de l'Askia qui tomba sur Mohamed el Adel et Mohamed Homad, en 1515, après quatorze ans de règne. On ne dit pas ce qu'ils sont devenus, mais nous constatons, d'après les Chroniques, que c'est un nommé Mohamed ben Talazou qui prit le pouvoir après eux. Peut-être ont-ils été éliminés physiquement, car l'Askia Mohamed a toujours eu la réputation d'être un homme sanguinaire. Il fit périr, entre autres, les fils de son prédécesseur Soni Ali, le roi du Zegzeg, celui de Katsena, celui du Zanfara et celui du Gobir. Il fit châtrer les petits-fils de ce dernier et les affecta au service de son palais. L'insulte qui lui avait été faite de refuser le versement du tribut l'obligea à mener une seconde expédition en Air et dut le rendre sans pitié ; si le sort fait aux deux fils de Faty Mellet n'est pas précisé, l'expression « calamité de l'Askia » qui tomba sur les deux sultans laisse entendre que leur destin ne fut pas enviable. Ils furent en tout cas détrônés et remplacés par Mohamed ben Talazou dont le degré de parenté n'est pas indiqué.

Nous ignorons si l'Askia laissa un représentant en Air pour percevoir l'impôt, les textes demeurant muets à ce sujet. Par contre, nous savons que c'est une coutume qu'il pratiquait dans les sultanats dont il s'était rendu le maître après avoir fait disparaître les titulaires. L'introduction et la persistance de la langue sonrhāi en Air tendraient à le faire penser, encore que la tradition orale prétende à une influence sonrhāi à In-Gall dès 1370. Nous ignorons également jusqu'à quelle date l'indemnité fut versée. On suppose, sans preuve, qu'elle cessa de l'être avec l'effondrement de l'empire sonrhāi sous les coups des Marocains, soit en 1591.

Les enceintes fortifiées de Teguidda-n-Tagaït et de Teguida-n-Adrar sont attribuées aux gens de l'Askia Mohamed. Elles pouvaient effectivement mettre à l'abri un certain nombre de gens, mais ne comportaient pas de maisons d'habitation, ce qui aurait impliqué un habitat permanent. La découverte des ruines de Tadeliza aura donc eu pour résultat de trancher définitivement la question des expéditions sonrhāis en Air, de contribuer à nous préciser la date de l'installation des sultans à Agadez et de faire quelque lumière sur l'histoire assez floue de l'Air au XVI^e siècle.

Il sera bon toutefois de faire encore des investiga-

tions au sujet de Ti-n-Chamane, de Tarazar, d'essayer de localiser Egueyègne et d'en retrouver les ruines.

Nous avons recueilli dans les ruines de Tadeliza un certain nombre de tessons de poterie, déposés au C. N. R. S. H. de Niamey, susceptibles de constituer des jalons à la chronologie des différentes ruines de l'Aïr.

P. S. Grâce à la diligence de M^{me} DELIBRIAS, responsable du laboratoire des faibles radio-activités à Gif-sur-Yvette, et que je remercie vivement, je viens d'avoir connaissance des datations fournies par deux prélèvements de charbons de bois, effectués dans deux foyers à l'intérieur de l'enceinte de Tadeliza. Un premier foyer avait été trouvé à quelques centimètres de la surface, sous une mince couche de sable d'origine éolienne, un second, au même emplacement, à 40 cm de profondeur. Pour le premier, l'analyse par le C 14 a donné 510 ± 90 , soit 1440 apr. J.-C.; pour le second, 720 ± 90 , soit 1230 apr. J.-C.

Si la première datation s'accorde bien avec la tradition, qui place l'arrivée du premier sultan en Aïr vers 1405, la seconde fait remonter l'occupation du lieu à plus de deux siècles auparavant. On peut se demander comment ce deuxième chiffre doit être interprété. L'arrivée du premier sultan aurait-elle eu lieu bien avant la date retenue par la tradition orale ? L'ancienneté du chiffre viendrait-elle contraindre cette

tradition dont certains doutent, car l'origine stamboulienne reste pour beaucoup énigmatique ?

La question reste posée et il y a lieu de le signaler. A moins qu'une erreur ne se soit produite au laboratoire de Gif-sur-Yvette, hypothèse pourtant, qui, à mon sens, n'a pas à être retenue.

Henri LHOÏE.

NOTES

- (1) Y. URVOY, Chroniques d'Agadez. *Journ. Soc. Africanistes*, IV, 1934, 2, p. 154.
- (2) Chef de bataillon Cl. LAURENT, L'Aïr et ses gens. Publication à petit tirage, polycopiée, C. H. E. A. M., 1966, p. 40.
- (3) Cf. Cdt LAURENT, *op. cit.*, p. 40 et 41.
- (4) *Op. cit.*, p. 47, 2^e carte. Nous avons personnellement consulté EDRISSI dans la traduction DOZY et DE GOEJE sans y rencontrer ce nom. Quant à l'ouvrage d'EDRISSI il est paru en 1154 et non en 1050.
- (5) J. L. L'Africain. Trad. A. EPAULARD, Éd. A. Maisonneuve, Paris, 1956, cf. note H. LHOÏE, n° 85, p. 474-476.
- (6) *Op. cit.*, p. 44.
- (7) Cdt LAURENT, *op. cit.*, p. 54.
- (8) J. L. L'Africain. Description de l'Afrique. Nouvelle édition, traduite de l'italien par A. EPAULARD et annotée par A. EPAULARD, Th. MONOD, H. LHOÏE et R. MAUNY. Paris, A. Maisonneuve, 1956, II, p. 473.

TROIS ANCIENS POINTS DE TRAITE DE LA PETITE CÔTE SÉNÉGALAISE : PALMEIRINHA, PUNTO SERENO, PORTO NOVO

La Petite Côte sénégalaise a connu, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, une période d'activité commerciale dont Rufisque, Portudal et Joal furent les centres principaux. D'autres points de traite, moins importants et moins durables, apparaissent aussi dans les textes de cette époque ; leur multiplicité est un des signes de la relative intensité des échanges à cette période. Après la prise de Gorée par les Français, en 1677, la politique monopolistique de la Compagnie du Sénégal provoqua un affaiblissement considérable du commerce de la Petite Côte (1). Rufisque, Portudal et Joal déclinèrent ; les autres points de traite perdirent toute activité et la plupart ne sont pas identifiables actuellement. Ils avaient souvent, dans les textes, des noms portugais qui furent

en général abandonnés par la suite (2) ; d'autre part, ces textes ne donnent que rarement des indications géographiques suffisantes pour permettre de les localiser avec précision.

Cependant, trois de ces points de traite secondaires furent relativement mieux décrits que les autres et méritent une mention particulière : Palmeirinha, Punto Sereno et Porto Novo (3).

Palmeirinha ou Palmarin.

Le toponyme Palmeirinha, formé sur *palmeira* (le palmier), avec des altérations françaises ou anglaises de Palmarin, Palmerin, a désigné plusieurs localités différentes.

Dans la relation du voyage de Richard RAINOLDS sur la Petite Côte sénégalaise, en 1591, l'énumération des points de traite comporte deux « Palmerin », l'un à deux lieues au sud de Rufisque, l'autre entre Portudal et Joal, à 6 lieues au nord de Joal (4). Ces deux localités n'ont eu qu'une activité éphémère et ne sont pas identifiables actuellement, les toponymes ayant disparu et les distances données par l'auteur étant trop approximatives. Le seul point certain est qu'aucun des deux ne peut correspondre à l'actuel village de Palmarin.

Une carte de Luis TEIXEIRA, en 1602, porte un Palmeirinha entre le cap Vert et P. dalle (Portudal) (5). L'échelle est trop petite pour permettre de situer plus précisément ce lieu ; ce pourrait être le premier Palmerin de Rainolds.

Différent était le port de Palmeirinha d'André ÁLVARES D'ALMADA (1594) puisque cet auteur le définit comme l'un des ports du royaume du Siin (Sine), situés sur l'un des bras du fleuve Saalum : « Le royaume de ce Roi s'étend en amont le long de ce fleuve sur la rive nord, où il possède quelques ports où il y a des puits d'eau douce et des villages à proximité, comme le port de Palmeirinha, celui de Gomar, celui de Gindim... (6). »

La première localisation précise d'un port nommé Palmeirinha est celle de Francisco DE LEMOS COELHO, en 1669 : « En sortant de Joalla, le premier port qu'il y a est celui de Palmeirinha, lequel a une petite rivière (*riozinho*) qui va rejoindre le fleuve de Borçallo... (7). » La description est complétée par l'auteur dans sa version remaniée de 1684 : « Du port de Joalla au fleuve de Borçallo, où il est très périlleux d'entrer et qui nécessite un bon pilote pour l'embouchure, il y a six lieues. Avant d'y arriver il y a le port de Palmeirinha, dans le royaume de Joalla, et ici vont les canots qui vont aux fleuves de Borçallo ou de Gambia. C'est un bon port qui a beaucoup de ravitaillement et beaucoup de vin de palme. Il y a dans celui-ci un ruisseau (*riacho*) profond qu'on appelle la rivière de Palmeirinha, et c'est la démarcation entre le royaume de Joalla et celui de Borçallo (8). »

Ce port de Palmerinha correspond assez bien au gros village qui porte actuellement le nom de Palmarin, situé au sud de Joal et dépendant traditionnellement du royaume du Siin.

La description de COELHO diffère de la topographie actuelle sur un point : il n'y a plus de bras du Saalum à hauteur de Palmarin : la flèche de sable sur laquelle est situé le village s'étend sans discontinuité depuis le marigot de Mbisel, immédiatement au sud de Joal jusqu'à la pointe de Sangomar, c'est-à-dire à la principale embouchure du delta du Saalum. Mais il faut tenir compte du fait que la morphologie littorale de l'Ouest africain subit une évolution sensible à l'échelle historique, et particulièrement rapide pour les flèches littorales (9) ; ces dernières ont une tendance générale à progresser, mais peuvent être rompues par des tempêtes particulièrement fortes. En ce qui concerne la flèche de Palmarin (ou de Sangomar), les premières

cartes atteignant une certaine précision, cel XVIII^e siècle, permettent de se faire une idée des modifications survenues, et notamment elles montrent l'existence d'un bras du Saalum qui parvenait à hauteur de Palmarin et appelé « rivière de Palmerin » sur les cartes de D'ANVILLE (fig. 1) et POISSON (fig. 2) (10).

Cette embouchure, sous le nom de Porte de l'Air, existait encore au début du siècle comme le montre la carte du Service géographique de l'A. O. F., en 1890 (fig. 3) (11).

La présence d'un étang important à Palmarin, le plus septentrional des quartiers du delta, en est sans doute un vestige (fig. 4).

Punto Sereno ou Pointe Sarène.

Les différents textes concernant Punto Sereno comportent aucune contradiction, mais seuls ceux d'assez faibles différences portant sur les distances, toutes très approximatives chez les divers auteurs. De la même façon, ce Punto Sereno des XVI^e et XVII^e siècles correspond bien à l'actuelle Pointe de Sereno, petit cap rocheux tout près duquel, au sud, se trouve l'embouchure d'un marigot. Le village le plus proche est encore désigné du nom de Punto, par ses habitants.

Le toponyme Sereno apparaît pour la première fois chez André ÁLVARES D'ALMADA, donc à la fin du XVI^e siècle : « Ce royaume de Budumel a de nombreux ports de mer, en plus de ceux du fleuve de Sine, en allant le long de la côte jusqu'au Sereno (12). » Sereno désigne donc ici un lieu situé à l'extrême sud de l'État de « Budumel », c'est-à-dire de « Buur-damel », roi du Kajoor (ou Cayor) ; or à cette époque, selon le même auteur, le roi du Kajoor annexé le Bawol (Baol). Pointe Sarène se trouve à la limite sud du Bawol traditionnel et correspond bien au Sereno d'ALMADA. Mais ALMADA n'indique pas s'il s'agit d'un cap, d'un cours d'eau ou d'un lieu.

On trouve aussi « Seren », au sud de Portudal sur la carte, déjà citée, de Luis TEIXEIRA (1602). Et sur la carte de Jean GUÉRARD, faite à Dieppe, en 1890, on trouve « Seraine », également au sud de Portudal (au nord de Joal) (13). Les renseignements géographiques les plus précis sur Sereno sont donnés par Francisco DE LEMOS COELHO, dans sa seconde relation (1684) : « Si l'on veut aller par voie de terre au port de Aly au port de Joalla, il y a environ 9 lieues et l'on y va à marée basse. Et, au milieu du chemin, il y a une rivière qui sépare ces deux royaumes, appelle le *rio* Sereno, et le pays (est appelé) *país* Sereno ; il y a des villages sur l'une et l'autre rive, ceux du sud au roi de Joalla (14). » La distance donnée par COELHO est fautive (il y a en réalité 36 km et non une soixantaine) mais il est certain que le marigot voisin de la Pointe Sarène se trouve à mi-distance des deux localités.

Par ailleurs, d'autres textes confirment qu'il y avait une rivière entre Joal et Sereno.